Document generated on 10/11/2024 11:10 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Entretien avec Jacques Deray

Robert Elbhar

Number 66, October 1971

URI: https://id.erudit.org/iderudit/51505ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Elbhar, R. (1971). Entretien avec Jacques Deray. *Séquences*, (66), 15–20.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

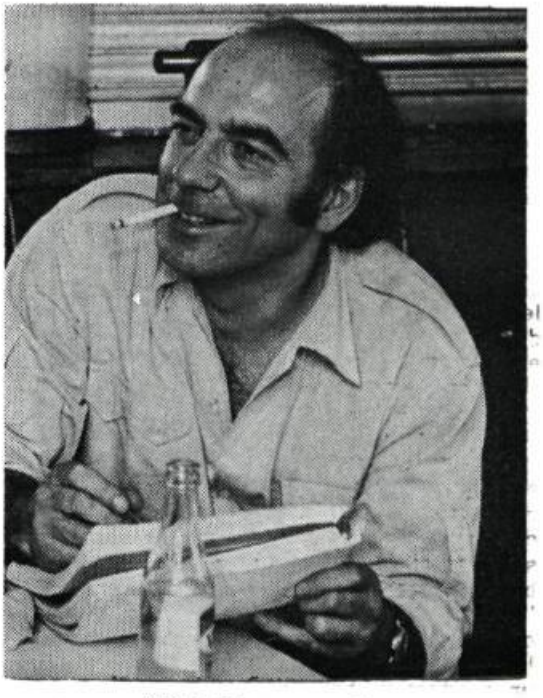
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

entretien avec JACQUES DERAY



En France, la notoriété de Jacques Deray est une réalité. C'est un metteur en scène bien connu du public et dont on parle beaucoup. Deux films ont réussi à l'imposer d'une manière massive. Il s'agit de Borsalino *et de* La Piscine *qui ont été de grands succès. Ce qui est frappant dans sa carrière, c'est sa constante régularité. Il n'a pas à proprement parler subi d'échec et même* Doucement les basses, *que je considère personnellement comme un navet, n'a pas été radicalement critiqué et rejeté.*

Cette réussite est le fruit d'un travail passionné et méticuleux. C'est aussi l'affirmation d'un certain talent. Cela dit, je ne crois pas que Deray soit un créateur au sens fort du mot. C'est un metteur en scène qui fait du cinéma un pur spectacle. Ce n'est déjà pas si mal lorsque le spectacle en question est riche et bien conçu. Jacques Deray peut s'en flatter et afin d'en savoir plus long sur sa carrière et ses conceptions cinématographiques, je suis allé le rencontrer sur son plateau alors qu'il tournait Un peu de soleil dans l'eau froide. *J'ai pu recueillir les propos qui suivent...*

Robert Elbhar

R.E. - **Comment êtes-vous arrivé au cinéma ?**

J.D. - D'une façon traditionnelle. C'est un désir qui me poursuivait depuis mon jeune âge. J'ai toujours eu très envie de participer à des spectacles et c'est dans ce but que j'ai fréquenté pendant un an le cours Simon qui est un cours d'expression dramatique. J'ai commencé par être comédien. C'est d'ailleurs pour cela que j'éprouve une grande passion pour les comédiens et que j'aime les diriger. Petit à petit, je me suis immiscé dans ce métier et j'ai participé à des films en tant qu'acteur. J'ai eu des rôles divers, peu importants, mais parallèlement je nourrissais l'idée de faire de la mise en scène. Ainsi, lorsque j'obtenais un rôle, souvent je m'arrangeais pour être également troisième assistant, chauffeur de production etc. jusqu'au jour où j'ai complètement abandonné la comédie, non pas parce qu'elle ne m'intéressait pas mais parce que ce n'était pas mon but. J'ai alors emprunté la voie normale de l'assistanat, je me suis intégré dans des équipes et j'ai progressivement gravi les échelons jusqu'au stade de premier assistant. Puis un producteur pour qui j'avais travaillé m'a proposé de faire un film et je suis devenu metteur en scène.

R.E. - **De quels réalisateurs avez-vous notamment été l'assistant ?**

J.D. - Particulièrement de Gilles Grangier, de Henri Verneuil, de Denys de la Patellière, de Norbert Carbonnaux, de Luis Bunuel et de Jules Dassin. J'ai trouvé dans cette diversité de personnalités l'avantage de pouvoir me confronter à des techniques de travail et à des approches cinématographiques très différentes. Je pense que l'on apprend beaucoup plus lorsque l'on a la possibilité et la chance d'être l'assistant de metteurs en scène qui ne se ressemblent pas.

R.E. - **Quel profit avez-vous tiré de votre collaboration avec ces réalisateurs parmi lesquels figurent de grands noms comme Bunuel, Dassin, Verneuil ?**

J.D. - Avec Verneuil, je n'ai pas précisément collaboré en qualité de premier assistant mais en tant que second. Par contre, avec Bunuel, je me suis terriblement enrichi dans la mesure où c'est un être très simple qui ne joue pas "un petit jeu" sur le plateau et qui finalement se révèle profondément efficace et précis.

Les autres ont en commun contribué à ma formation technique en me donnant une espèce d'assurance qui m'aide beaucoup aujourd'hui dans l'organisation, le tournage et la composition de mes films.

R.E. - **Vous semblez faire ressortir que l'assistanat est une préparation efficace et intéressante en vue d'accéder à la mise en scène, mais est-ce selon vous une nécessité de passer par cette voie ?**

J.D. - Je suis personnellement ouvert à toutes les possibilités. Je ne pense pas que pour être metteur en scène, il faut avoir été assistant ou comédien. Je crois simplement que toutes les approches sont possibles. Certains metteurs en scène ont été auparavant critique, écrivain, monteur, directeur de la photographie etc. et il n'y a pas d'école réelle pour devenir réalisateur. Cependant il me semble que la voie la plus sûre et la plus normale est quand même l'assistanat. L'on peut d'ailleurs constater que les metteurs en scène de carrière, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas fait qu'un seul film ont suivi cette voie traditionnelle.

R.E. - **Si cette voie offre de nombreux avantages, est-elle pour autant dépourvue de tout inconvénient ?**

J.D. - Non et il y a un danger que je peux décrire ainsi : plus l'on travaille avec des réalisateurs différents, plus l'on approche des personnalités importantes, plus l'on s'aperçoit que le cinéma est une entreprise difficile et moins l'on a envie de se lancer. Cette peur à mon sens n'existe pas chez les metteurs en scène qui n'ont pas reçu cette formation d'assistant et qui sont parvenus à faire un premier film avec plus de facilité comme des amateurs vont jouer Shakespeare sur un tréteau de province.

R.E. - **Je n'en doute pas mais cette peur est somme toute surmontable et si mes souvenirs sont exacts, vous l'avez dépassée lorsque vous avez tourné** Le Gigolo, **votre premier long métrage. . .**
J.D. - En effet et cela m'avait procuré une immense joie. Je me souviens des premières projections comme de quelque chose de fascinant. Seulement j'avais fait beaucoup de concessions à la production lorsque j'ai réalisé ce film et les années m'ont appris que la principale qualité d'un metteur en scène est de ne jamais céder et de défendre ses idées jusqu'au bout.

Raconter des histoires à sa façon

R.E. - **Comment définissez-vous ce statut de metteur en scène ?**
J.D. - Le metteur en scène est un "monsieur" qui s'est fixé le but de raconter des histoires à sa façon avec son potentiel de personnalité et en y mêlant ses obsessions. S'il fait de ses films un spectacle, cela doit toujours être un spectacle personnel. Par exemple, **Un peu de soleil dans l'eau froide** que je tourne actuellement est une adaptation d'un roman de Françoise Sagan. A partir du moment où c'est moi qui raconte cette histoire, Sagan passe au second plan car ma façon de voir les choses n'est pas forcément la sienne. Le film doit devenir un produit personnel et non une copie du roman mis en images.

La Piscine

R.E. - **Fermons si vous le voulez cette courte parenthèse qui vous a permis de vous définir en tant que metteur en scène et revenons plutôt sur votre carrière. . .**
J.D. - Soit ! Après **Le Gigolo,** j'ai réalisé **Rififi à Tokio,** un film d'ambiance, plus précisément un policier que j'ai entièrement tourné au Japon. Ce film fut pour moi très important dans la mesure où toutes les critiques ont été favorables. Je pense que c'était un film bien fait et qui en quelque sorte m'avait permis de réaliser une petite prouesse technique sur le plan de la composition. J'en garde un excellent souvenir.

R.E. - **C'est le film qui vous a servi de référence et qui a favorisé votre introduction dans la profession d'une manière plus massive.**
J.D. - C'est juste mais cela ne m'a pas empêché de rester ensuite deux ans sans tourner. Son accueil ne m'avait pas procuré une sécurité professionnelle au vrai sens du mot mais il avait grandement consolidé et renforcé mes références. De plus, avec ce film je me suis trouvé. Ce style de réalisation violente, avec en contrepartie une certaine tendresse, me convenait tout à fait et cela m'encouragea à tourner **Symphonie pour un massacre,** mon troisième film. C'était une mécanique policière bien huilée, une bille d'acier.

Seulement, en réalisant ces films, je ne me sentais pas directement concerné par les personnages que je mettais en scène et je craignais en outre de me dessécher en me cantonnant dans un style unique. En dépit de cette crainte, j'ai réalisé ensuite **Avec la peau des autres,** film qui était une espèce de démystification de l'espionnage et qui avait pour vedette Lino Ventura. Avec ces quatre films, je m'étais pour ainsi dire rodé et je compris qu'à la longue, en continuant dans la voie de l'oeuvre policière, je finirais par sombrer dans un pur exercice de style. C'est pourquoi j'ai tourné **La Piscine** et si ce film m'a permis de changer de ton, il m'a aussi permis d'évoluer dans la mesure où il était

différent des précédents. J'avais écrit le scénario avec Jean-Claude Carrière qui est depuis mon scénariste. Alain Delon, Romy Schneider et Maurice Ronet en étaient les interprètes. Le choix des acteurs avait été problématique. J'avais beaucoup cherché et je crois en définitive que les histoires de couple sont difficiles à réaliser en France pour la bonne raison qu'il y a très peu de comédiens capables de les interpréter. Pour raconter l'histoire de **La Piscine,** il me fallait un couple qui dès la première image reflète le bonheur et l'entente physique. Une erreur dans mon choix aurait été fatale et le film en aurait souffert. Fort heureusement, le scénario a séduit Alain Delon et par la suite nous avons pensé à confier le rôle féminin à Romy Schneider.

R.E. - **Ce film marqua en quelque sorte le début de votre association avec Alain Delon. . .**
J.D. - C'est exact puisqu'il fut l'interprète des deux films qui ont suivi **La Piscine,** à savoir **Borsalino** et **Doucement les basses.**

R.E. - **Ces trois films ne représentent-ils pas le second cycle de votre carrière, le premier étant ce que l'on pourrait appeler le cycle policier ?**
J.D. - On peut, en effet, envisager ainsi ma carrière sans oublier **Un peu de soleil dans l'eau froide** que je tends à classer dans le second cycle dont vous parlez.

L'intervention de la sensibilité

R.E. - **A quel cycle avez-vous l'impression de coller le plus ?**
J.D. - Personnellement je suis plus attiré par des personnages qui existent que par des personnages de pure fiction parce qu'ils me concernent vraiment. Je suis sans arrêt en éveil lorsque je traite des sujets qui n'ont pas un côté impersonnel et c'est la raison pour laquelle je crois coller plus à mes derniers films qu'aux premiers.

R.E. - **Parmi vos films, quels sont ceux qui vous touchent de très près et qui sont, disons, les plus personnels ?**

J.D. - Il y en a deux : **La Piscine** et celui qui est en cours de tournage : **Un peu de soleil dans l'eau froide.** C'est toute ma sensibilité qui intervient dans ce type de réalisations.

R.E. - **Et** Borsalino **?**
J.D. - C'est un film important dans la mesure où c'était une grande production. Je l'ai traité plus comme une fresque sociale que comme un policier et mon intention majeure était d'en faire un spectacle. Ce qui m'a passionné dans ce film c'était de rendre compte de l'époque et de l'amitié des deux héros qui était une sorte d'amitié amoureuse. Dans mon esprit, amour et amitié se confondent d'ailleurs.

R.E. - **La responsabilité d'un aussi gros budget vous avait-elle inquiété ?**
J.D. - Pas du tout... Je ne me suis pas senti plus responsable lorsque j'ai tourné **Borsalino** qu'aujourd'hui lorsque je réalise **Un peu de soleil dans l'eau froide.** La principale responsabilité d'un metteur en scène est de mener à bien son film et de le réussir conformément à ses intentions. Ce n'est pas parce que l'on dispose d'un milliard et demi ou de trois cents millions d'anciens francs que la responsabilité doit changer. Il est certain cependant que l'on vous pardonne moins facilement un échec commercial lorsque le coût du film est important.

Borsalino

R.E. - **Cela n'a pas été le cas puisque ce film a eu du succès et je crois même que commercialement il fait encore du chemin. . .**
J.D. - En effet. . .

R.E. - **Par contre,** Doucement les basses **ne va pas à mon avis très loin. Le film est quelque peu médiocre si on le compare aux précédents.**
J.D. - Je voulais que ce film soit étrange et abstrait. Je suis peut-être passé à côté de mes désirs car j'ai pu constater que le public le trouvait drôle.

R.E. - **Le considérez-vous comme une erreur de parcours ?**
J.D. - Je ne suis pas responsable du sujet mais je me sens responsable du film. C'est pourquoi je peux en parler très librement et penser qu'il cadre mal avec ma carrière. Sans véritablement le considérer comme une erreur de parcours, c'est un film que l'on peut mettre à part et qui, comme vous l'avez justement noté, est extérieur à mon oeuvre.

R.E. - **Ce tour d'horizon dans le passé nous a éloignés de l'actualité et, pour y revenir, pouvez-vous parler du film que vous tournez en ce moment. En deux mots, quel en est le sujet ?**
J.D. - **Un peu de soleil dans l'eau froide** est une tranche de vie. Il conte l'histoire d'une rencontre entre un jeune journaliste parisien et une jeune femme de province. Ces derniers vont s'aimer mais aussi s'affronter et leur amour va dégénérer à cause d'un malentendu comme c'est souvent le cas. Le film dans son ensemble est basé sur la vie de ce couple et sur l'affrontement qui le fera périr.

R.E. - **Est-ce un film qui traite du problème de la communication ?**
J.D. - Oui parce que l'on ne peut pas aborder le problème du couple sans évoquer celui de la communication.

R.E. - **Au niveau de la conception, est-ce un film difficile à réaliser ?**
J.D. - C'est un film sans grosses difficultés techniques. Sa mise en scène est intimiste et très nuancée puisque basée sur les rapports et les regards de ces deux êtres. Cependant ma grande préoccupation est de trouver le ton de l'oeuvre. Le film est très linéaire. Il ne se passe presque rien et l'important est d'arriver à déterminer une direction générale autour de laquelle il doit s'organiser.

Se sentir bien avec ses acteurs

R.E. - **Si la texture de ce film est faite de nuances, le jeu des acteurs et leur direction prennent une très grande importance, n'est-ce pas ?**
J.D. - Je n'aime pas le mot direction mais il est certain qu'une complicité d'intention doit naître entre les acteurs de ce film (Claudine Auger et Marc Porel) et moi-même. Cela doit d'ailleurs en être ainsi pour tous les films mais le problème se pose peut-être plus pour celui-ci.

Un peu de soleil dans l'eau froide

R.E. - **Comment choisissez-vous vos acteurs outre qu'ils doivent correspondre aux personnages de vos films ?**
J.D. - Ce qui importe pour moi c'est de savoir si je vais pouvoir m'entendre avec les acteurs que je choisis. Pour cela, il faut que j'apprécie déjà leur façon d'être dans la vie et que j'aie des affinités avec eux. Il est absolument nécessaire pour un metteur en scène de se sentir bien avec ses acteurs.

R.E. - **Si de pareils propos peuvent prendre la valeur d'un principe auquel vous tenez, quels sont en l'occurrence les autres dont on n'a pas encore parlé ?**
J.D. - En dehors de cette complicité qui doit s'établir entre les acteurs et moi-même, je ne pense pas avoir des principes particuliers auxquels j'obéis lors de la réalisation de mes films.

R.E. - **Où commence et où finit selon vous la création ?**
J.D. - Un film s'écrit. Quand il est écrit, c'est un premier film. Quand on le tourne, c'est un autre film et quand on le monte, c'est un troisième film qui se fait. Je ne pense pas qu'un film écrit c'est celui que l'on tourne et je ne pense pas qu'un film que l'on monte c'est celui que l'on a tourné. Il y a une évolution très nette qui apparaît car un film, en général, bouge et ne reste pas statique. C'est une matière malléable qui peut prendre différentes dimensions et c'est ce qui me passionne dans la réalisation cinématographique.

R.E. - **Par rapport à vos précédents films, quelle importance accordez-vous à** Un peu de soleil dans l'eau froide ?
J.D. - Bien qu'il n'y ait pas de vedettes, j'accorde à ce film l'importance que j'ai accordée aux précédents, ni plus ni moins. Ceci dit, c'est un film qui devra se porter lui-même sans le secours d'une grande distribution et présentement cela suscite en moi des inquiétudes qui me rendent encore plus attentif à ce que je fais.

R.E. - **Est-ce un film d'auteur ?**

J.D. - A mon avis, sauf une catégorie bassement commerciale, tous les films sont des films d'auteurs parce que, si le maître d'oeuvre de tel ou tel film change, le film en question change aussi. C'est pourquoi j'associe volontiers à l'expression "film d'auteur" une expression qui est très significative pour moi, celle de "film personnel".

R.E. - **Si je vous ai bien compris, un film d'auteur est selon vous un film qui porte la marque d'une personnalité ?**

J.D. - C'est cela. En voyant un film, on doit reconnaître la marque de son auteur c'est-à-dire la marque du metteur en scène.

R.E. - **Vous considérez donc que votre cinéma est un cinéma d'auteur. . .**

J.D. - Dans ce sens oui et je ne pense pas que cela soit incompatible avec un cinéma dit commercial. Un film est fait pour être vu par le plus grand nombre de personnes et c'est le souhait de tout metteur en scène qui se veut sincère. Personnellement, j'ai eu la chance d'avoir réalisé des films qui ont plus ou moins bien marché, surtout **Borsalino** et **La Piscine** qui ont eu un énorme succès.

R.E. - **Quelles sont vos exigences sur le plan cinématographique ?**

J.D. - Je suis un amoureux de la qualité. Je pense que le public doit voir des films bien faits, avec de belles photos, un son audible et une certaine perfection dans le travail de mise en scène.

R.E. - **Vous valorisez donc le professionnalisme. . .**

J.D. - J'ai horreur des amateurs et j'estime que le cinéma doit être pratiqué par des professionnels qui connaissent à fond leur métier et qui vivent pour lui.